

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 36

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lausanne, le 29 août 1876.

Monsieur le rédacteur du *Conteur Vaudois*, à Lausanne.

Monsieur,

Veillez faire savoir à ceux de vos lecteurs qui auraient pris au sérieux l'anecdote que vous avez publiée dans votre dernier numéro, au sujet du Pénitencier, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toute cette histoire.

Agrérez, Monsieur le rédacteur l'assurance de ma considération distinguée.

Le Directeur du Pénitencier,
PAYOT.

Cette lettre nous étonne d'autant plus que la boutade incriminée ne spécifie nullement à quel pénitencier elle a trait. — Quoiqu'il en soit, la réclamation de M. Payot, est de celles qui enfonce les portes ouvertes; car il n'est pas un lecteur intelligent qui, au premier coup-d'oeil, n'ait vu qu'il s'agissait d'une plaisanterie des plus anodines. Nous constatons avec regret que M. le Directeur du Pénitencier est la seule personne qui, à notre connaissance, l'ait prise au sérieux. Néanmoins, comme nous avons pu nous convaincre, que sa lettre, déjà publiée dans le *Nouvelliste*, trouverait encore mieux sa place dans le *Conteur*, nous nous empressons de l'accueillir.

C'était en 1856. Le secrétaire municipal de B***, qui n'avait jamais voyagé en chemin de fer, se dirige vers la gare, prend un billet pour Yverdon, qu'il trouve fort cher, et monte en wagon. Arrivé à destination, il s'entretient un instant avec un employé de la compagnie, et, ayant trouvé la durée du trajet très courte, il lui dit : « Je vous assure que si j'avais pensé qu'il fallût si peu de temps pour se rendre à Yverdon, je serais bel et bien venu à pied.

Une foule d'usages bizarres, remontant au moyen-âge existent encore dans plusieurs comtés d'Angleterre. Parmi ces usages, un des plus curieux est la présentation du *fitch of bacon* (tranche de lard), qui a lieu chaque année, au mois de juillet, à Dunmow (Essex). C'est une coutume spéciale à cette petite ville comme l'est pour Nanterre le couronnement des rosières; seulement, à Dunmow, on ne décerne le prix qu'aux gens mariés. Les époux qui peuvent prouver qu'ils ont toujours été fidèles l'un à l'autre et qu'ils ont vécu en parfaite intelligence pendant le cours d'une longue union reçoivent comme récompense un jambon gras.

Un jury, composé uniquement de célibataires, pose des questions aux candidats qui sont amenés devant lui au son des instruments de cuivre et au bruit des tambours. Cette année, deux couples se trouvaient en présence. Après avoir subi un minutieux interrogatoire, ils ont été couronnés au milieu des acclamations de la foule, et plus de 3000 personnes leur ont fait une ovation jusqu'à l'embarcadère où ils ont pris le train pour retourner chez eux.

Honneur à ces époux, car ils sont rares, croyons-nous, ceux qui sont vraiment dignes du jambon. Si

les charcutiers n'avaient pas d'autre débouché, le métier serait peu lucratif.

Nous empruntons à un article traitant des forces militaires de la Russie, les détails suivants, qui ne sont pas sans intérêt dans le moment actuel :

« En ne prenant en considération que les troupes disponibles, nous avons actuellement dans la Russie centrale 48 divisions d'infanterie, 7 brigades de tirailleurs, 20 divisions de cavalerie et 346 batteries, soit un effectif d'un million d'hommes avec 2,670 canons. Nous avons en outre une armée de cosaques de 340,000 excellents cavaliers, presque tous armés de fusils nouveau modèle, nouvellement organisés, qui manœuvrent à la perfection et dont quelques-uns, comme les cosaques du Don, font partie intégrante de la cavalerie régulière.

» Voilà pour les premiers besoins. Mais là ne se bornent pas les forces de la Russie, qui peuvent être portées jusqu'à deux millions et demi de soldats, sans compter la milice nationale. Au point de vue du chiffre, de la composition, de l'exercice pratique, du choix des armes, l'armée russe est dès à présent en état, non-seulement de rivaliser avec les armées les plus renommées, mais même d'avoir l'avantage, la question : « Sommes-nous prêts pour la guerre ? » se trouve amplement résolue par l'affirmative. »

Le comte Dessours Walderode est revenu récemment d'un voyage autour du monde, qu'il a accompli en 160 jours. Il a suivi l'itinéraire suivant : Brindisi, Suez, Djedda, Aden, Bombay, Allahabad, Bénarès, Calcutta, Penang, Singapore, Hong-Kong, Yokohama, San Francisco, Kansas-City, Saint-Louis, Philadelphie, New-York, Quenstown (Irlande), Dublin, Holyhead, Londres, Ostende.

Pendant ce voyage, il a fait des excursions aux Pyramides, à Elephanta, à Agra, à Delhi, à Futchpour, à Sikri, à Canton, à Tokio, à la vallée de Jo-Semite et à Montréal. Il est resté dix semaines en mer, onze semaines sur terre.

Deux décrotteurs discutent près de la gare en attendant la pratique qui n'abonde pas :

— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent que l'argent ne fait pas le bonheur !...

— Oui, mais cependant ils en ont toujours ceux-là.

— Certainement, et s'ils disent cela, c'est pour dégouter ceux qui n'ont pas de venir mettre la main dessus.

Il nous tombe sous la main une lettre d'une jeune dame qui écrit à son amie dans des termes où les sentiments religieux et tendres ont une grande part : « Ma chère Louise, lui dit-elle, j'irai te trouver jeudi, Dieu voulant ; en tous cas, vendredi. »

LE COQ. — Le coq, dans le poulailler, pressent le lever de l'aurore; il l'annonce par son chant d'une manière si régulière, si précise, qu'on a cherché dans tous les temps quel pouvait être le ressort de cette horloge naturelle.

Dans l'antiquité, les poètes donnèrent à ce chant une plaisante origine.

Un compagnon de Mars laissa par mégarde entrer le soleil dans l'endroit où le dieu de la guerre était avec Vénus, et Vulcain, averti par le Père du jour, les enferma tous deux dans un filet d'acier.

Honteux tous les deux, Mars et Vénus, métamorphosèrent le servant en coq; ils l'assujettirent lui et ses pareils, à crier du fond du gosier, et à l'aube du jour aux amants de se défier de la lumière.

Un syndic écrivait, ce printemps, à l'occasion des ravages causés dans sa contrée par la crue des eaux: « Notre territoire est dévasté, les ponts sont emportés, les arbres déracinés, le chemin de fer est endommagé sur plusieurs points, et l'on voit au loin les rails flotter sur les eaux. »

Un négociant de Lausanne faisait, l'autre jour, à un confédéré, des reproches d'être venu au tir fédéral sans lui avoir rendu visite. Le confédéré s'est bien excusé: Votre ville était si richement ornée, les oriflammes, la verdure, les guirlandes étaient si abondantes, qu'il m'a été impossible de retrouver votre enseigne. »

Une vieille femme des environs de Lausanne accourt tout essoufflée auprès du pavillon des prix entouré de curieux à ce moment-là. Elle avise le premier membre du comité qu'elle aperçoit et lui dit d'un air à la fois timide et plein d'émotion:

« Mosieu, on dit que vous avez là une tant belle bible. Est-ce vrai?... J'aimerais tant la voi. »

— C'est bien facile, ma bonne dame, suivez-moi.

La vieille monte les degrés avec joie et s'extasie bientôt devant les riches ornements du livre offert par le corps ecclésiastique.

— Que c'est beau! monsieur, quelle bonne idée on a eu là, et que ça me fait plaisir de voir que vous avez au moins une fois fait quelque chose pour le bon Dieu!

Ce membre du comité à qui elle s'adressait était un ministre.

Un habitant de Bussigny partant pour la campagne du Sonderbund, embrassait une dernière fois sa femme sur le seuil de la maison.

— Ecoute, Louis, lui disait-elle, en le serrant dans ses bras, s'ils se donnent des coups, je t'en prie, ne t'en mêle pas!

— Dis-don, Djan, cein s'est-te bin passé à cllia noce, hiai, demandâvé Pierro ào martsau, à Louis ào Fifre?

— Oi, que lai repond Pierro, on sè sarai práo bin amusá se n'irè pas arrevá on petit accideint ào repé contrè la miné, que cein a on pou gátá lo commerce!

— Et que lai a-te z'u?

— Afin, vouaiquie: lo pan, lo vin et la clliya (la lumière), tot a manqué.

— Un enfant, qui n'était pas précisément un ange, avait, par sa conduite, mécontenté son père. Celui-ci, fâché, lui fit quelques sérieuses observations pendant lesquelles son fils regardait des fourmis entrer dans un trou.

— A quoi réfléchis-tu, misérable, pendant que je te parle, dis le père en s'interrompant?

— Oh! papa, s'il en était entré encore une, il y en aurait justement cinquante.

L'étaí ai derrairé rontaisons. On boutsí qu'avai atsetá onna vatse à Vellanaova étaí z'u po la queri.

Lé z'homme étion pai lé vegné et la féna soletta à l'ottô.

Quand lo boutsí eut pahí la bita, la féna lai dese:

Y'améri bin vo z'offri on verro dé vin, má noutré z'homme, l'ont tólaminé tsantá to l'hivai à l'into dào bossaton, qu'ora que faut focherrá, l'est lo bossaton que tsanté!

L. C.

Bien qu'il y ait quelque vingt ans que les chemins de fer sont en exploitation dans notre canton, il se trouve encore quelques personnes qui n'ont jamais profité de ce mode de locomotion, et qui même voient un train pour la première fois. Leur étonnement paraît d'autant plus singulier que, pour le plus grand nombre, une course en chemin de fer est une habitude comme une autre.

Il y a quelque temps qu'un de nos concitoyens prit, pour la première fois, le train pour Lausanne, accompagné de son beau-frère. Tout l'étonnait; arrivé à destination, dans son ébahissement, il perd son compagnon de route. Fort embarrassé de se trouver seul, reconnaissant le contrôleur du train, il lui demande avec anxiété:

— Ai-vo vu mon biau frarè, perquie?

— Qui est votre beau-frère, répond l'employé.

— Vo sévé bin, c'est Georges que petsé lo bou dái Gravenes.

Pardié, vu dussa bin lo cognâtré, pisque l'est vo que no z'ai fé dou pertes en no z'ameneint stu matin din voutra voiture.

LE CHANT DU COUCOU

IV

Son interrogatoire a lieu pour la forme et, de temps en temps, le président écoute les observations transmises à voix basse par le chirurgien qui a assisté le commissaire Glak, lors de l'arrestation du prévenu.